

Frédéric Boyer

Orphée

**FREDERIC
BOYER**

P.O.L

Extrait de la publication

Orphée

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, *roman*, 1991
EN PRISON, *roman*, 1992
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*,
Prix du Livre Inter, 1993
COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993
COMME DES ANGES, *roman*, 1994
EST-CE QUE TU M'AIMES?, *roman*, 1995
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995
LES INNOCENTS, *roman*, 1995
ARRIÈRE, FANTÔMES!, 1996
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996
NOTRE FAUTE, *roman*, 1997
LE VERTIGE DES BLONDES, *roman*, 1998
LE GOÛT DU SUICIDE LENT, *poèmes*, 1999
PAS AIMÉE, *roman*, 1999
UNE FÉE, *roman*, 2000
KIDS, *poèmes*, 2000
GAGMEN, *poèmes*, 2002
LA BIBLE, NOTRE EXIL, 2002
SONGS, *poèmes*, 2003
MAUVAIS VIVANTS, *nouvelles*, 2003
« NOUS NOUS AIMONS », 2004
MES AMIS MES AMIS, 2004
PATRAQUE, 2006
VACHES, 2008
HAMMURABI, HAMMURABI, 2009

Aux éditions Calmann-Lévy

COMME DES FRÈRES, *essai*, 1998

Frédéric Boyer

Orphée

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-292-3
www.pol-editeur.fr

Un jour un homme descend aux enfers. Très bien. Il connaît comme moi le chemin par cœur. On ne va pas plus loin.

Passage secret. Fuite en avant.

Lui j'ai l'impression de le reconnaître. Comme sur une vieille photo de famille.

J'ai pensé à eux souvent dans ma vie. Je veux parler des gens comme lui qui sont revenus de là-bas guidés d'une seule lampe obscure. Je veux aussi parler du temps courbe d'une vie humaine qui rend les gens présents alors même qu'ils sont morts et d'autres absents quand ils sont toujours vivants.

Après tout je ne suis jamais qu'un gosse. Je n'ai grandi que guidé par l'extravagante promesse

d'un impossible repos. Je suis cloué comme un gosse à cette heure de la vie où la vérité s'impose par elle-même d'une évidence irrésistible qui la rend pour toujours méconnaissable à mes yeux avec ses cohortes de sauvages médusés ses traîtres restés à bord et sa lumière incomparable. Et c'est du fond de l'horizon sur un chemin aveugle que j'ai vu arriver les plus belles diligences. Parfois elles étaient vides comme des mirages anéanties de l'attente des êtres. Mais un soir elles laissaient descendre une somptueuse ex-présence humaine couverte de poussière saisie de fatigue animale. Qui a déboulé en rugissant dans la petitesse de mon histoire.

La première fois c'était à Toulouse dans la nuit. Elle m'a fait signe de la suivre. Rouge à lèvres rose. Jean moulant. Sandales dorées à talons presque pointus. Mon regard vacille. Nous entrons dans un studio de la vieille ville adossée à la plaine fluviale. Le ciel est noir. Elle dit habiter là mais l'endroit minuscule me paraît d'un anonymat pire qu'une chambre d'hôtel. Nous sortions d'un endroit public mais secret chaleureux excitant comme un refuge et une cachette où des gens mariés rencontrent d'autres gens mariés et se noient dans le regard de l'autre et se disent des

choses qu'ils ne peuvent se dire en plein jour dans la lumière. Elle me sourit. Elle porte un tee-shirt noir avec les mots *surfer girl* imprimés en lettres blanches. Ce tee-shirt me dit qu'elle a de très petits seins pointus. Elle est jeune (seize ans peut-être) mais semble vouloir me réclamer une dette si colossale qu'elle ne pourrait jamais lui être payée par quiconque de vivant sur terre. Cheveux blonds peau livide. Elle me demande de ne plus bouger et défait mon pantalon. Peut-être quelqu'un nous voit. Elle dit je vais extirper de toi ce poison. Elle pousse un cri et pleure en voyant l'ombre de mon corps projetée sur le mur de la chambre et sa bouche s'entrouvre. Reste où tu es. Reste où tu es fantôme. Ne reviens jamais me chercher. La partie est terminée. Tu es allé trop loin. Et je n'ai jamais existé.

Ce livre est le projet de retrouver quelqu'un. Une femme ou l'image d'une femme. J'avais cinq ans. Sur une photo en noir et blanc je suis un tout petit garçon les cheveux ras sur le perron d'une maison basse. Derrière dans l'ombre de l'entrée une vieille femme souriante à la peau de serpent me pousse vers la lumière. Comme sur certaines photographies spirites on doit penser à une personne déterminée pour la reconnaître sur l'image.

C'est moi oui c'est moi devant mes yeux sur l'image comme une figure offerte qui semble toujours émerger d'un long silence. J'ai le poing gauche fermé. Je tiens à l'intérieur une petite coquille de moule longue et noire ramassée sur le sable d'une plage méditerranéenne. Mon grand-père venait de mourir.

Depuis quelqu'un part dans la direction indiquée vers le seul endroit où aller en ouvrant tout grand les yeux dans la nuit. Les étoiles s'éteignent une à une. Pendant trois secondes apparaît l'image d'une femme couchée qui se relève à moitié au moment où un coup violent est donné sur une porte invisible.

Longtemps j'ai rêvé que j'entrais dans une maison inconnue plongée dans l'obscurité. Sur le seuil un homme d'allure provisoire m'aborde comme pour me vendre quelque chose. Il consulte sans arrêt sa montre. On dirait le lapin d'Alice en moins bavard. Du regard il me demande ce que je fais là et ce que je veux. Ça me revient. Une visite sans importance. Un détail à vérifier. Laisse-moi passer. L'autre ne semble pas d'accord. Nous discutons un moment et je finis par répondre à l'autre qui se tient devant la porte si c'est possible

pas d'embrouilles ni de mensonges entre nous. Ce qui dans le rêve donnait en latin quelque chose comme *si licet et falsi positis ambagibus oris*. Et dans mon rêve comme il arrive souvent je ne m'étonne pas de m'entendre parler latin. L'autre sans marquer la moindre surprise non plus met toutefois un petit temps à répondre. Il paraît réfléchir ou préparer une ruse. Je suis sur mes gardes. Il ne dit toujours rien mais après avoir hésité finit par me laisser passer. J'ai dû être convaincant et je franchis la porte en le frôlant sans savoir quel marché entre nous a été conclu ou pas. Je m'avance alors pour chercher quelque chose dans le noir de cette démarche distraite et saccadée que nous prenons dans les rêves comme si soudain nous étions ces silhouettes légères mélancoliques secouées de tremblements mécaniques aujourd'hui en accéléré et que d'autres avant nous ont vu apparaître avec stupeur et ravissement un soir de 1895 dans les premiers courts métrages du cinématographe des frères Lumière. Depuis que le cinéma existe nous sommes tous venus de lui. Je tends les bras. Il n'y a personne. Une voix m'appelle tout à l'intérieur de cette maison profonde. C'est une voix faible lointaine et familière qui émerge du silence. Une voix féminine. Je veux répondre mais ne peux pas. Aucun son ne sort de ma bouche. À cet instant

précis je me réveille idiot et embarrassé comme si je cherchais des clés dans mes poches avec la pensée déchirante qu'il y a bien eu une femme et que je l'ai abandonnée là-bas. Comme je le craignais depuis le début. Un détail me revient. La montre de l'homme sur le seuil de la maison était arrêtée ou donnait une heure fantaisiste. Et comme un homme qui à bout de souffle étant sorti de la mer déchaînée regarde avec angoisse les vagues auxquelles il vient d'échapper j'ai contemplé au réveil mon rêve fixe dans le lac noir mouvementé de mon cœur.

La porte s'est ouverte. J'ai jeté un regard en arrière. Longtemps j'ai eu peur. De quoi avais-je peur? Sans doute d'un projet général invisible sous une mince couche de glace. Avais-je pris le bon chemin? La porte des enfers peut être n'importe où et s'ouvrir n'importe quand. J'ai gardé le silence au début. Celui qui avait paru m'attendre à l'entrée m'avait dévisagé avec un regard froid soupçonneux avant de me laisser entrer. Et puis je me réveille. Je pense à lui. Comme chaque matin j'ai une envie brutale irraisonnée de pleurer qui s'efface plus ou moins vite. Les pleurs refoulés me clouent sur le lit. Cet homme qui descend jusque-là ressemble à tous ceux que j'ai pu voir s'éloigner

étranglés par un trop tôt et un trop tard. Déséquilibrés ou voûtés par un peu de vent ils s'enveloppent avec maladresse dans leurs minces effets. Je pense soudain que je n'ai jamais rien vu d'aussi glaçant de toute ma vie. Un corps d'homme chancelant qui se hâte sur un chemin perdu. Mais je doute que le corps de cet homme puisse atteindre un jour les enfers. Qui peut imaginer pouvoir arracher qui que ce soit à la mort? Et si c'était cette scène justement que je voulais voir? Cette scène à laquelle je voulais assister? Voir tous ceux qui d'une nage très lente disparaissent de ma vue. On dirait que nos vies depuis l'enfance nous rappellent à ce secret devoir à cette tâche de savoir ce qui s'est vraiment passé où quand et comment sur ce dernier chemin. Et vieillissant nous faisons semblant de douter qu'une chose aussi terrible aussi lointaine ait pu se produire. J'ai oublié les circonstances exactes qui m'ont donné envie de retrouver l'histoire de cet homme. Je ne l'avais jamais entendue ou j'ai dû penser que jamais plus je ne l'entendrais. Je me rappelle seulement qu'il y était question de sévices cruels et de *fantômes privés de lumière aussi nombreux que les oiseaux cachés dans les feuilles des arbres*. Et d'un homme parmi d'autres. Je sais que cet homme est bien réel mais je ne sais rien de plus et ne saurais en donner la moindre

preuve. Est-ce parce qu'il me fait irrésistiblement penser à mon père que je n'ai pourtant jamais surpris comme lui dans sa contemplation en train de parler aux bêtes ou aux arbres comme on le raconte pour cet homme? Et pourquoi me ferait-il encore aujourd'hui penser irrésistiblement à mon père? Sans doute parce que cet homme ne craignant plus rien pour lui-même oublia qu'il prenait des risques inutiles et s'engouffra dans la précarité irréversible de toute vie. Descendre là-bas ce fut à son grand étonnement arracher quelques instants encore à la vie. Longtemps j'ai pensé que mon père arrachait pour sa femme blonde ma mère à la fois sombre et rieuse chaque seconde de vie supplémentaire. On aurait dit un mineur égaré dans la noirceur du jour. Un peu de sang ma chérie dans la prairie. Voici un peu de chair sous les arbres menaçants au bord de l'eau qui s'enfuit. Mon père je le savais je le voyais a toujours résisté au désir de faire l'inventaire de sa vie. Les choses toutes les choses autour de lui en disaient trop long trop vite trop tôt sur la mort. Il me faisait penser à un plongeur qui remonte lentement vers la surface sachant qu'il ne l'atteindrait jamais ou que l'ayant atteinte il ne saurait rien faire d'autre que de poursuivre indéfiniment sa remontée.

L'histoire de cet homme est dans toutes les histoires des hommes. Les histoires d'explorateurs. Les banales histoires d'amour. L'histoire de cet homme traverse toutes les histoires connues. Parce que la nuit excède ce que renferme le cœur d'un homme. La signification étrange et méconnue de notre banalité. Je me suis longtemps demandé ce qu'il me serait si facile de négliger pour oublier et effacer absents et disparus mais je finissais toujours par comprendre que celles et ceux que je pourrais éventuellement disqualifier ou oublier je pouvais également en toute impunité les élever au statut d'énigmes ou de mystères face auxquels j'aurais à m'incliner.

Mon grand-père est sans doute la première personne que j'ai voulu aller rechercher dans la nuit jusque dans l'oubli et les souvenirs perdus. Longtemps avant la maladie qui devait l'emporter mon grand-père avait demandé au prêtre de notre paroisse les derniers sacrements et ce malgré les cris attristés de la famille arrachés à la tendre hypocrisie des survivants. Les dernières semaines de son existence parmi nous il cherchait avec ses moyens de plus en plus faibles la réponse la plus énergique à donner à la mort. Il apparaissait alors qu'il avait eu peur de mourir toute sa vie et était devenu à lui-

même une énigme sans lendemain. Il avait maigri. Son corps s'était asséché et montrait à sa toilette qu'il effectuait toujours dans le même ordre comme un rituel profane cette silhouette efflanquée qui me rappelait inexorablement celle d'un vieil âne. Il se voyait petit à petit disparaître du monde et ses yeux à ce spectacle se sont élargis comme s'ils s'ouvraient enfin lentement sur l'abîme. Ces yeux rappelaient au bout du chemin les yeux immenses des enfants soudain écœurés d'avoir été trop gourmands. Cet homme si ordonné si précautionneux toute sa vie et qui avait gardé un chagrin sec depuis l'armée et ses massacres fratricides a rejoint les derniers jours de son existence ces tueurs sans gages ces explorateurs sans destination ces personnes sans histoire qui avec de grands pas raides inconscients foncent dans la nuit obscure en ayant l'air par une ultime pudeur sans doute de se foutre pas mal des autres restés derrière eux. Enfant je me souviens avoir vu partir ce vieil homme avec qui je jouais pendant la plupart des vacances scolaires. J'attrapais avec lui des lézards des vers de terre et de minuscules sauterelles vertes que j'étouffais plus ou moins involontairement en les conservant vivantes et affamées dans de grosses boîtes d'allumettes de ménage *Seita* sans connaître la raison exacte qui me faisait répéter ce supplice.

J'écoutais des heures durant et tard dans la nuit au fond de mon lit le bruit insolite de l'insecte qui lutait pour échapper jusqu'à l'épuisement aux parois de carton sur la face visible desquelles était dessinée sur fond rouge la silhouette noire cambrée et désirable d'une gitane les seins tendus avec un fabuleux chignon sur le haut de son crâne. Et qui m'apparaissait dans l'obscurité comme la minuscule maîtresse sexuellement affolante de ce châtiement arbitraire. L'insecte prisonnier en se débattant faisait bouger la boîte sur la table devant mon lit. J'imaginai dans la nuit les yeux noirs effarés de l'insecte et ses mandibules grattant le carton ses longues pattes arrière aussi fines que des brins d'herbe qui s'agitaient en dérapant contre les murs lisses de sa prison de poupée et qui m'évoquaient de façon troublante les jambes nues repliées d'une grande femme alanguie sur le dos qu'on aurait enfermée dans une boîte. Un jour ne voyant pas réapparaître mon grand-père dans le jardin où nous avions pourtant l'habitude de nous retrouver pour notre petite chasse rituelle je suis allé frapper à la porte de sa chambre au fond du couloir et entendant pleurer je suis entré lentement. Il reposait immobile sur son lit avec des lèvres grises sous sa courte moustache blanche un peu jaune soigneusement coupée chaque dimanche avant la messe et

ma grand-mère pleurait à genoux près du lit et de la table de chevet bancale où depuis des années se trouvait dans un cadre doré la même photo colorisée sur laquelle il m'avait toujours impressionné dans son uniforme rouge et bleu de Dragon pendant la Grande Guerre (le cliché était daté juillet 1916 quelques jours avant la bataille de la Somme). Avec ce long sabre nu effrayant qui lui battait le flanc droit et son regard déjà de vieil homme alors qu'il n'avait pas trente ans. Au dos de la photo dans le cadre je savais pour l'avoir lu un jour avec le sentiment impudique d'avoir transgressé un interdit qu'il y avait soigneusement écrit comme autrefois à l'encre violette *À ma petite Madeleine ton héros pour toujours qui souhaite te revenir en vie de cet enfer.*

Si j'avais eu à accompagner cet homme aujourd'hui j'aurais apporté avec moi une minuscule caméra numérique histoire de filmer sa descente. Histoire au moins de retrouver mon chemin du retour. On aurait aperçu sur les images tremblantes qu'une femme était restée dans l'ombre. On aurait deviné rapidement aux quelques détails aperçus que c'était une très jolie femme. Cet homme aurait donc franchi le seuil ultime. Souvenir d'un mauvais rêve? Fin terrible de certaines histoires? Ni rêve ni

folie. D'où lui est venue cette idée? De quel geste ancien? De quelle lecture d'enfance? De quelle blessure lointaine? Et moi j'aurais voulu être sûr que cet homme ne descendait pas pour rien et qu'il reviendrait comme quelqu'un qui sort à peine d'un profond sommeil. On imagine toujours que les limites seront faciles à repérer et qu'on saura les respecter ou les transgresser. Ce n'est bien sûr jamais le cas. Moments de flottement. Zones grises. Découragement. Et à mesure que j'approchais de cette histoire l'histoire elle-même devenait floue et poreuse sans frontières précises. Seuls apparaissaient par moments des yeux fixes dans le noir.

Je me souviens avoir descendu une nuit d'hiver dans un petit bar à hôtesse rue de la Gaîté à Paris un escalier raide et froid dont l'entrée au fond de la salle principale était cachée par un épais rideau brun. On m'avait promis derrière ce rideau de faire les étapes d'une expérience inoubliable. Il suffirait que je me laisse guider sur un chemin sauvage. Mais il fallait payer avant. J'ai fini par négocier un quart d'heure sans comprendre exactement l'objet de la transaction. Je payais pour un mystère. Ce fut d'abord l'arrivée dans un local minable que le propriétaire du bar appelait pompeusement et paradoxalement le *Donjon*. Une pièce carrée presque

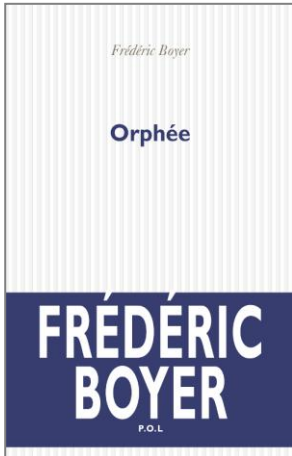
nue comme envahie d'un minable et général sentiment de conspiration plus quelques fauteuils perdus. Une ancienne cave aux murs blancs. J'ai vu ce qu'encore je n'avais jamais vu. Une femme blonde cheveux mi-longs qui portait un bandeau noir sur les yeux à genoux les mains liées dans le dos. Le buste droit et les fesses cambrées dont je pouvais voir la naissance à la pliure des cuisses sous la courte jupe à demi relevée. Une voix d'homme s'est adressée à moi dans l'ombre et m'a dit elle est à toi pour quinze minutes pas une de plus. Je me suis agité sans rien faire comme dans un mauvais sommeil. La fille portait un uniforme fatigué de sou-brette. J'ai distingué un visage très blanc envahi d'une bouche assez épaisse pleine de silence. Je n'ai rien dit non plus sur le moment. Je voyais des frissons sur la peau de sa nuque. Je la dévorais des yeux. Cette fille faussement offerte traduisait une possibilité parmi d'autres susceptibles de me faire suffoquer d'amour. Tout semblait prendre place dans quelque affreux et ridicule royaume de l'esprit. J'ai voulu remonter et fuir là-haut où les choses retrouveraient leurs noms imbéciles et rassurants. J'étais paralysé par la beauté passablement écornée de la fille et sa soumission jouée. Cette fois-là je ne lui enlèverais pas son bandeau ni ne la toucherais. Mais je sais soudain que la quittant sous les rires d'autres

N° d'éditeur : 2075 – N° d'édition : 163636

N° d'imprimeur : XXXX

Dépôt légal : janvier 2009

Imprimé en France



Frédéric Boyer
Orphée

Cette édition électronique du livre
Orphée de FRÉDÉRIC BOYER
a été réalisée le 18 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2008
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782846822923)
Code Sodis : N46695 - ISBN : 9782818012277
Numéro d'édition : 163636